

- Knierim, Andrea (1994): *Agrarlandschaft – ein wissenschaftlicher Begriff? Zu Herkunft und Verwendung eines Modewortes*, in: «Berichte über Landwirtschaft», Heft 2, S. 172–194.
- Kos, Wolfgang (1987): *Der Semmering: Szenen aus einer Show-Landschaft*, Konkursbuch 18: Landschaft, Tübingen.
- Leser, Hartmut (1980): *Geographie*, Braunschweig.
- Leser, Hartmut (1991): *Landschaftsökologie*, Stuttgart.
- Mast, Ulrike (1992): *Landschaftsverbrauch in Tirol*, in: «GW-Unterricht», Heft 45, S. 32–36.
- Meier, Verena (1989): *Frauenleben im Calancatal*, Cauco.
- Müller, Sebastian (1998): *Parks von Center Parcs. Designer-Landschaft für die schönsten Tage im Jahr*; in: Hennings, G. u. a. (Hrsg.), «Dortmunder Beiträge zur Raumplanung», Heft 85, S. 176–192.
- Rach, Diethard (1987): *Landschaftsverbrauch in der Bundesrepublik Deutschland*, in: «Informationen zur Raumentwicklung», Heft 1/2, S. 27–43.
- Reichert, Dagmar, Zierhofer, Wolfgang (1993): *Umwelt zur Sprache bringen*, Opladen.
- Werlen, Benno (1995): *Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierungen. Zur Ontologie von Gesellschaft und Raum*, Stuttgart.
- Woltering, Udo (1993): *Historische Kulturlandschaft und Kulturlandschaftsbestandteile. Forschungsbedarf an der Schnittstelle zwischen Denkmalpflege, Heimatpflege und Landespflege*, in: «Natur- und Landschaftskunde», Heft 1, S. 10–14.
- Zierhofer, Wolfgang (1998): *Umweltforschung und Öffentlichkeit*, Opladen.

Anmerkungen

- 1 Zwei prominente Versuche, die Verwendung des Landschaftsbegriffes in der Geographie einer Kritik zu unterziehen finden sich bei Leser (1980) und Hard (1983).
- 2 Siehe z.B. Meier 1989 für deren Anwendung im Alpenraum oder Werlen 1995 für eine theoretische Grundlegung.

Littérature et recherches sur le paysage

Claude Reichler

Les descriptions de paysage dans la littérature sont innombrables, on le sait bien. Elles ne sont cependant pas présentes de la même manière, ni au même « degré », à toutes époques ; il semble qu'il y ait des littératures qui ignorent, non pas la nature, mais le paysage. Pour la littérature européenne moderne, on peut dire, en simplifiant, qu'avec Haller et Rousseau apparaît quelque chose de nouveau. Le sentiment de la nature existe avant Rousseau, bien sûr, mais il s'agit en général d'une nature correspondant à des conventions, à des descriptions et à des genres définis : la pastorale, l'élégie (codifiées et transmises par Virgile), ou encore le genre « terribilis », approprié pour dire les tempêtes, les naufrages, les lieux inaccessibles et sauvages¹. L'œuvre de Rousseau est, de plus, particulièrement intéressante pour nous, puisque les descriptions de paysages qu'on y trouve représentent des espaces alpins, plus précisément des espaces de Préalpes, vallées, lac, moyenne montagne. A partir de la deuxième génération des lecteurs de Rousseau, dès les années 1775–1780, l'engouement pour le paysage littéraire deviendra immense : montagnes, parcs à l'anglaise, bords de mer sont alors objets de descriptions et de représentations toujours plus nombreuses, jusqu'à devenir une des références de la sensibilité romantique européenne.

Rousseau n'« invente » pas le paysage alpestre ; il s'inspire des récits de voyage et de découverte des Alpes faits par les voyageurs ou lus dans des guides de voyage, ainsi que de descriptions présocratiques de la montagne (Scheuchzer et Haller notamment). La peinture et la gravure ont joué aussi un rôle important dès le milieu du XVIII^e siècle. Ainsi l'étude des paysages littéraires n'est pas autonome : elle a besoin des instruments élaborés pour comprendre d'autres pratiques symboliques, en histoire de l'art, en histoire sociale, en philosophie, en géographie... Je voudrais aujourd'hui vous présenter, de manière nécessairement rapide et synthétique, quatre théories du paysage qui sont considérées comme importantes dans la recherche en sciences humaines, principalement en France² : l'approche culturaliste, la phénoménologie, l'histoire culturelle, enfin la géographie culturelle d'Augustin Berque.

Approches théoriques du paysage

La théorie culturaliste est représentée en France de la manière la plus affirmée par Alain Roger. Selon lui, il y a paysage lorsque l'homme découpe dans la continuité du monde naturel des « morceaux » qui correspondent à des schèmes présents dans son esprit. Ces schèmes proviennent des images présentées par la peinture ou l'art en général : d'où le terme d'*artialisation* créé par Roger pour désigner cette opération mentale qui institue la nature en paysage³. L'esprit d'un homme contemplant la nature serait ainsi comme une galerie de tableaux dans laquelle il pourrait faire apparaître des « vues » qui seraient autant de paysages, destinés d'ailleurs à devenir des clichés stéréotypés. Des géographes et des historiens partagent peu ou prou cette théorie, même s'ils ne se réfèrent pas exclusivement aux arts de l'image, mais plutôt aux représentations en général ou à des éléments venus de la tradition intellectuelle ou de la mythologie⁴. Pour les uns et les autres, on ne peut voir le paysage qu'à partir de structures ou de contenus constitués culturellement. On ne peut pas vraiment *voir*, on peut seulement *voir comme*.

Cette conception trouve une application parfaite dans la « culture du regard » caractéristique du XVIII^e siècle anglais : pour jouir de la beauté des parcs paysagers créés autour des châteaux aristocratiques, on se munissait d'une lunette particulière nommée « Claude glass », qui permettait de découper des vues semblables aux tableaux de Claude Lorrain... La notion de *picturesque* exprime cette dépendance du paysage à l'égard du pictural. Cependant, généralisée et formulée radicalement comme le fait Alain Roger, la théorie culturaliste peut être critiquée. On peut résumer en trois points les objections qu'elle suscite⁵. D'abord, elle suppose une prééminence, sinon une exclusivité, du visuel et du visible : le paysage est par essence l'affaire du regard. Secondement, le paysage n'est pas une catégorie qui relève du sujet, de l'individu, mais de la culture : l'homme n'a pas besoin d'une conscience qui découvre et donne forme, mais seulement d'un mécanisme de reconnaissance. Enfin, le concept d'*artialisation* n'accorde aucun rôle à la nature, même pas celui de constituer pour l'homme un habitat ou un milieu, et donc de lui imposer des limites ou de provoquer des événements absolus.

Deuxième théorie : la phénoménologie. Inspirée par la philosophie de Husserl et les ouvrages de Merleau-Ponty, elle se situe aux antipodes de la conception précédente. Elle fait du paysage une expérience corporelle complète, plutôt qu'un mécanisme de reconnaissance visuelle. Elle met au premier plan la subjectivité, qui s'accomplit dans l'acte par lequel une conscience donne sens au monde, nouant entre l'homme et la nature un lien à chaque fois unique. Dans le vocabulaire de la phénoménologie, le paysage naît dans le moment où une *intentionnalité* soustrait au hasard une part du monde naturel pour lui conférer une forme significative. Ou encore, vu du côté de la nature, il constitue une structure d'appel (un *horizon*) qui demande à être investie par l'imagination, le souvenir, l'affect⁶. Le paysage est ainsi marqué par un caractère humain, ni simplement naturel ni complètement culturel, et par conséquent jamais entièrement objectivable. Plus riche et plus nuancée que la théorie culturaliste, cette conception du paysage laisse cependant sans réponse certaines questions. Parmi celles-ci, il y a le problème de l'historicité des paysages et des sens différenciés que les hommes leur ont donné ; il y a aussi l'évidence du caractère *social* du lien que l'homme établit avec la nature. Le paysage n'est pas une donnée universelle ; pour en rendre compte plus complètement, il faut aussi tenir compte des apports de l'histoire et de la géographie culturelles.

En effet, la perception des paysages et l'usage qui en est fait varient selon les cultures. Les traces de ces variations sont manifestes dans les langues, où les mots qui se rapportent à « paysage » – quand ils existent – ne sont pas des équivalents sémantiques. Pour ne prendre que des exemples proches : l'allemand « Landschaft » peut désigner une réalité spatiale, un territoire (c'est le premier sens qu'indique le dictionnaire de Grimm) alors que « landscape » signifie d'abord « scenery », « prospect », donc désigne une réalité visuelle, une configuration plus qu'un territoire. Le français « paysage » est apparu au XVI^e siècle, essentiellement pour désigner une représentation picturale ; ce n'est qu'ensuite qu'il a signifié un espace naturel qu'on peut voir « d'un seul tenant », comme dit le dictionnaire Littré⁷. On peut penser qu'il y a des cultures sans paysages, et d'autres où le paysage appartient à une tradition bien plus ancienne que la nôtre (les cultures chinoise ou japonaise)⁸. Les perceptions et les significations du paysage dans

l'Europe moderne varient aussi historiquement et esthétiquement : les concepts de « beau », de « sublime », de « pittoresque », qui tous se sont appliqués au paysage (naturel ou peint), ne relèvent pas des mêmes valeurs à l'époque des Lumières ou pour les romantiques. Le contenu des croyances religieuses influe aussi sur la perception : un déiste convaincu que la Terre a été faite par un « Grand Architecte » ne verra pas la haute montagne de la même manière qu'un romantique imprégné d'une religiosité à la fois diffuse et intime⁹.

On voit comment l'histoire culturelle peut traiter les questions laissées ouvertes par la phénoménologie. Celle-ci de son côté préserve l'historien du relativisme ou de l'historisme : si diverses qu'elles puissent être, les perceptions du paysage ne constituent pas des univers incommensurables. Au contraire, elles communiquent entre elles, tout comme les sujets peuvent enrichir leur regard en acceptant des manières de voir différentes de celles qu'ils ont apprises.

La géographie culturelle d'Augustin Berque constitue une théorie du paysage remarquablement complète et intégrative. Elle n'ignore ni l'histoire ni la phénoménologie, ni le rôle des modèles culturels ; elle ajoute à ces apports théoriques la capacité d'analyse spatiale d'un géographe et l'expérience d'un anthropologue comparatiste¹⁰. Le paysage n'est qu'un des objets de son travail, objet étroitement relié à plusieurs autres dans un champ de recherche qu'on pourrait appeler *analyse culturelle des espaces*, et où il tient compte autant des représentations que des territoires.

Je ne tenterai pas d'exposer systématiquement les outils forgés par Berque dans un souci de renouvellement terminologique et conceptuel. La notion centrale pour la théorie du paysage est celle de *médiance*. La médiance est un rapport – que le paysage manifeste – entre l'homme et l'espace naturel, l'homme pris comme sujet et comme appartenant à une collectivité ; elle constitue l'équivalent géographique de ce qu'est l'*historicité* dans le rapport au temps. Elle est « le sens d'un milieu » dit Berque, une dimension où le subjectif (le ressentir et la signification) et l'objectif (le milieu) se rencontrent et dans laquelle leur antinomie est levée. En d'autres termes, le paysage relève en même temps de trois niveaux : un niveau biophysique (c'est une expérience polysensorielle déterminée par la nature), un niveau culturel (c'est un « lieu de mémoire »), et un niveau personnel (celui de la phénoménologie). La notion

de médiance permet de comprendre le caractère indissociable de cette triple relation.

Dans son dernier livre (*Les Raisons du paysage*), Berque passe en revue différentes questions anthropologiques à partir de la notion de paysage. Tous ses développements ne sont pas absolument convaincants¹¹. Mais il parvient à intégrer dans sa perspective les problèmes classiques et les questions les plus actuelles surgies des développements sociaux et technologiques postmodernes. Il montre que la question du paysage rejoint désormais celle de l'environnement, car les sociétés actuelles sont appelées à mettre en scène et à gérer leurs représentations *dans le réel*. De plus en plus, les paysages sont faits et défaits par les collectivités humaines.

Le paysage alpin dans la littérature

Je ne tenterai pas de traiter de la pertinence de ces conceptions pour l'ensemble de la littérature ni même pour un genre particulier, au moment d'aborder la dernière partie de ma communication. Je voudrais seulement proposer quelques réflexions, en partant de mon expérience, à propos de la littérature de voyage et de la description des paysages alpins. Dans le travail que j'ai effectué pour l'anthologie *Le Voyage en Suisse*, j'ai recueilli une très importante masse de textes – parmi lesquels beaucoup de textes de qualité – qui décrivent des paysages de montagne. En donnant à lire ces textes et en les commentant, j'ai esquissé une histoire de la perception du paysage alpestre aux XVIII^e et XIX^e siècles. Je ne vais pas refaire ici cette histoire ; je voudrais simplement dégager quelques éléments intéressants pour notre discussion sur les théories du paysage.

Rappelons d'abord que ma recherche portait sur les voyageurs européens, sans exclure les voyageurs suisses, notamment les Genevois de la deuxième moitié du XVIII^e siècle dont l'apport dans la découverte des Alpes est essentiel¹². J'ai cherché à reconstituer et à comprendre les points de vue externes, étrangers ou urbains, en faisant une histoire du *regard exogène*, du regard des autres sur le monde alpin. En allant jusqu'au bout de cette logique, j'ai montré que c'est ce regard exogène qui a créé le paysage alpestre comme un fait majeur de la culture européenne. Mais je n'ignore pas qu'il y a des interactions entre point de vue externe et point de vue interne, endogène, inter-

actions qui devraient faire l'objet d'une étude historique, le cadre pertinent étant ici celui de la culture européenne, et non le cadre national.

Cette histoire de la perception du paysage alpin a été l'objet de plusieurs travaux importants ; et de même les acteurs et les mouvements essentiels ont été étudiés. Cependant j'ai été frappé par la masse des documents restés quasiment inconnus, cette sorte de flux grandissant d'un siècle à l'autre, toute une énorme bibliothèque oubliée de récits de voyage et de descriptions de montagne, comme si la curiosité était inépuisable et la soif de découvrir toujours renouvelée. Ce n'est qu'après 1850 qu'apparaît le sentiment de redites et la banalisation des expériences, avec les nouvelles technologies des transports et l'arrivée du premier tourisme au sens moderne du terme, lorsque les voyageurs d'une bourgeoisie nouvellement enrichie s'approprient les émotions paysagères auparavant réservées aux élites culturelles et sociales. C'est dans cette masse que les grandes œuvres, qu'on a étudiées souvent comme des mondes isolés, prennent sens : elles copient et elles transmettent, et quelquefois elles modifient les perceptions reçues.

Une période me paraît particulièrement intéressante pour l'histoire culturelle, celle du tournant du XVIII^e siècle, entre les années 1770 et 1830. Là se fait jour une perception *globale*, de phénomènes jusqu'alors notés de manière discontinue. Les voyageurs mettent en avant la solidarité étroite qu'entretiennent la nature (connue à la fois esthétiquement et scientifiquement), le *moi* (le sujet individuel) et la communauté (y compris les systèmes politiques et économiques dans lesquels elle vit)¹³. Ils décrivent les relations d'appartenance réciproque qu'entretiennent ces trois dimensions. La grandeur et la sauvagerie des hautes Alpes ; le sentiment d'exaltation du moi apporté par l'élévation, l'air vif, la stimulation perceptive ; les communautés démocratiques vivant de l'élevage dans les cantons alpins : tout cela apparaît comme se déterminant l'un l'autre. Il y a là bien sûr une idéalisation et une analyse lacunaire de certaines réalités, notamment politiques, mais cela est secondaire. Ce qui importe est la cohérence construite par les descriptions, qui va prendre une valeur de référence imaginaire dans la culture européenne (et dans la conscience identitaire helvétique) et qui va donner un nouveau sens aux références mythologiques sur la vie pastorale et l'âge d'or.

Mais cette cohérence n'est pas seulement imaginaire. Elle repose précisément sur cette triple configuration que la géographie culturelle d'Augustin Berque a théorisée comme les trois échelles du paysage. Ma thèse serait que le paysage alpestre ne devient un fait culturel total et distinct qu'en ce tournant du XVIII^e siècle, lorsque des voyageurs établissent une relation nécessaire entre le milieu naturel, la structure de la communauté (vivre-ensemble et habitat) et la capacité perceptive et cognitive des individus. Aucun de ces éléments n'est complet à lui seul, n'a de sens par lui-même ; c'est leur mise en relation qui fait sens, qui constitue une *médiance* singulière. C'est ainsi qu'a été construit un modèle, au sens quasi scientifique du terme, à partir duquel on s'est mis à évaluer les paysages alpestres, qui s'approchaient plus ou moins de la perfection selon le « dosage » des trois dimensions et les relations qu'elles entretiennent entre elles. D'où le succès phénoménal des Alpes suisses comme destination de voyage et de séjour à partir de ce moment et de plus en plus, et le fait qu'elles ont servi en somme d'étalon aux autres parties de la chaîne des Alpes, dans lesquels les « ingrédients » de cette culture paysagère n'étaient pas présents complètement ni de la même manière.

Conclusions

On aura compris que mon point de vue n'est en rien néo-nationaliste, mais au contraire qu'il se situe au niveau de la culture européenne tout entière. C'est à mon sens la juste échelle pour poser la question du paysage alpestre, et cela aujourd'hui encore. C'est à cette échelle que le modèle pastoral-sublime élaboré au tournant du XVIII^e siècle s'est périmé depuis quelques décennies, et qu'il faut retrouver des raisons au paysage alpestre, cette fois-ci pour le gérer et le préserver. Comme tous ceux qui défendent les sciences historiques, je pense que la connaissance des processus passés peut aider à la compréhension du présent et à l'élaboration du futur. Je voudrais donc tirer de mon bref exposé deux suggestions orientées vers ce que les concepteurs de programmes de recherche appellent la « réalisation ».

Je pense qu'aujourd'hui la polarisation *exogène/endogène* (ou urbain/montagnard, étranger/national) est dépassée, et qu'elle est remplacée par une problématique des usages du

paysage, où les intérêts et les regards des uns et des autres se rapprochent considérablement. Il me semble qu'une meilleure connaissance historique des processus au cours desquels s'est constitué la *médiance* alpestre peut servir à des tâches utiles, notamment dans cette forme de voyage devenue dévoratrice qu'est le tourisme. Le développement des actions culturelles en milieu touristique pourrait certainement avoir des conséquences heureuses dans la gestion des paysages. En faisant connaître et aimer les perceptions et les émotions des hommes du passé devant les paysages des Alpes, on multiplie la perception de ceux d'aujourd'hui, on enrichit leur regard, on rend leur compréhension beaucoup plus complexe et nuancée. Les milieux et les paysages alpins ne sont alors plus seulement des objets de consommation, mais des espaces investis par les visiteurs comme les dépôts d'un patrimoine partagé et comme des composants de leur propre subjectivité.

Il s'agit là d'un travail d'éducation du public, mené à partir de la curiosité, du plaisir et de motivations intellectuelles. On peut penser que par ce travail les visiteurs deviendraient d'une certaine façon co-responsables, co-gestionnaires des paysages parcourus, actifs dans leur préservation par une incitation positive.

Références

La bibliographie sur le paysage est immense et dispersée. Je ne mentionne ici qu'un nombre limité d'ouvrages récents qui concernent le propos de ma communication ou ont affaire aux Alpes.

- Berque, Augustin (1995) : *Les Raisons du paysage. De la Chine antique aux environnements de synthèse*, Paris, Hazan.
- (1990) : *Médiance : de milieux en paysages*, Montpellier/Paris, Reclus/Documentation française.
- Burgard, Chrystèle et Chenet, Françoise (dir.) (1999) : *Paysage et identité régionale. De pays rhônalpins en paysages*, Valence, éd. La Passe du vent (diffusion Harmonia Mundi).
- Cauquelin, Anne (1999) : *L'Invention du paysage*, Paris, Plon.

- Collot, Michel (1988) : *L'Horizon fabuleux*, Paris, José Corti.
- (dir.) (1997) : *Les Enjeux du paysage*, Bruxelles, éd. Ousia.
- (dir.) (2001) : *Le Paysage : état des lieux*, Bruxelles, Ousia.
- Conan, Michel (1983) : postface à *Trois Essais sur le beau pittoresque de William Gilpin*, Paris, éd. du Moniteur.
- Corbin, Alain (1988) : *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage, 1750–1840*, Aubier, Paris (repris dans Champs/Flammarion).
- Dagognet, François (1982) : *Mort du paysage ? Philosophie et esthétique du paysage*, Seyssel, Champ-Vallon.
- Joutard, Philippe (1986) : *L'Invention du Mont-Blanc*, Paris, Gallimard/Juliard, coll. Archives.
- Lüginbuhl, Yves (1989) : *Paysage, textes et représentations du paysage du siècle des Lumières à nos jours*, Paris, La Manufacture.
- Maldiney, Henri (1973) : *Regard, parole, espace*, L'Age d'Homme, Lausanne.
- Merleau-Ponty, Maurice (1964) : *Le Visible et l'invisible*, Paris, Gallimard (repris dans Tel, Gallimard).
- (1964) : *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard (repris dans Folio essais).
- Reichler, Claude et Ruffieux, Roland (1998) : *Le Voyage en Suisse. Anthologie des voyageurs français et européens, de la Renaissance au XX^e siècle*, Paris, éd. Robert Laffont, coll. Bouquins.
- Roger, Alain (1978) : *Nus et paysages. Essai sur la fonction de l'art*, Paris, Aubier.
- (1997) : *Court Traité du paysage*, Paris, Gallimard.
- Straus, Erwin (1989) : *Du Sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie*, Grenoble, éd. J. Millon (trad. française).
- Le Paysage et la question du sublime. Catalogue de l'exposition du Musée de Valence*, textes réunis par Chrystèle Burgard et Baldine Saint Girons, Réunion des Musées nationaux /ARAC, Musée de Valence, 1997.

Je voudrais enfin signaler l'existence d'une association

française consacrée au paysage, créée il y a quelques années. Elle a pour but de favoriser la recherche et de mettre en rapport des chercheurs et des praticiens. Elle publie un bulletin d'information bien documenté, la *Lettre du paysage* :

Association Horizon Paysage
37-39 boulevard Murat,
F-75016 Paris

Notes

- 1 Il y a sans doute des exceptions, notamment chez les humanistes suisses, qui n'ignorent pas les émotions éprouvées devant les paysages alpins. Le célèbre poème de Haller, *Die Alpen* (1732), constitue un exemple charnière, entre description rhétorique, catégories scientifiques et perception paysagère.
- 2 J'en resterai à la France pour mon propos d'aujourd'hui, mais il est évident que les approches décrites dépassent le cadre français : le culturalisme anthropologique est d'origine américaine, la phénoménologie vient de Husserl et est une philosophie européenne, l'histoire culturelle s'est développée internationalement... La bibliographie en annexe présente quelques ouvrages récents et significatifs.
- 3 Le terme n'est pas exactement créé par Alain Roger, mais dérivé d'une expression de Montaigne. Pourtant, « artialiser » n'a pas chez Montaigne le même sens, et notamment ne s'applique pas au paysage.
- 4 Je pense par exemple au livre d'Anne Cauquelin.
- 5 Voir Jacques Dewitte, in *Le Paysage état des lieux*.
- 6 Voir les travaux de Michel Collot.
- 7 Voir Catherine Franceschi, « Du mot paysage et de ses équivalents dans cinq langues européennes », in M. Collot, *Les Enjeux du paysage*.
- 8 Voir Augustin Berque, *Les Enjeux du paysage*.
- 9 L'histoire culturelle et l'histoire sociale de la culture ont donné lieu à des travaux remarquables dans le domaine du paysage. Rappelons les recherches d'Alain Corbin et de Michel Conan.

- 10 Berque connaît bien le Japon ; c'est là qu'il a élaboré les instruments d'analyse qu'il développe dans ses livres.
- 11 Le chapitre sur la montagne notamment, dont l'information est de seconde main, n'est malheureusement pas le mieux réussi !
- 12 Je laisse de côté la question de savoir ce que signifiait « être suisse » avant 1848, politiquement et culturellement.
- 13 Mentionnons le naturaliste genevois Jean André De Luc (qui est nommé lecteur de la Reine d'Angleterre) ; le jeune auteur français Ramond de Carbonnières (qui a fait des études à Stasbourg, ville allemande) ; le médecin prussien Ebel, passionné par la Révolution française ; le patricien bernois Bonstetten, écrivain et voyageur cosmopolite...